

Journal de bord, avril 2021

Dans la foulée des nouvelles restrictions liées à la situation sanitaires, la fréquentation diminue. Les passages sont fluides. C'est un soulagement, car il n'est plus nécessaire de gendарmer pour faire respecter les règles. Par contre, la résignation est inquiétante. Jusqu'où va-t-elle aller ? Les gens se renferment de plus en plus. Par contre, de manière insidieuse, l'agressivité augmente au même rythme que l'agacement. L'impatience devient critique. Le replis sur soi et la perte de l'espoir sont dangereux pour la santé mentale.

Grâce à nos « magasins » sociaux, le contact est maintenu avec les habitués. Des nouveaux venus témoignent de leur appauvrissement. Certains ont perdu leur travail. D'autres qui avaient l'habitude de petits contrats n'en décrochent plus.

Par contre, la permanence est peu fréquentée. Les interventions consistent principalement à écouter et éventuellement à orienter les personnes qui en ont besoin vers le CPAS ou d'autres services compétents par rapport au problème rapporté.

Pour le moment, il n'y a pas de plaintes de dysfonctionnement concernant les CPAS. Les moyens supplémentaires octroyés par le Fédéral n'y sont probablement pas étrangers.

Des vieux habitués continuent à venir glaner un bon petit débat, mais à deux ou trois, il y a moins de controverses.

D'abord nous avons parlé de la nécessité pour chacun de prendre conscience de sa propre bêtise. La capacité d'autoévaluation est nécessaire pour s'améliorer, mais pour en être capable, il faut d'abord avoir confiance en soi. Tout le monde commet des erreurs. C'est humain. Nous devons accepter d'en faire, nous devons pouvoir nous pardonner nos propres erreurs, tout autant que celles des autres. Nous devons pareillement reconnaître ce qui est bon, ce qui est bien en nous, mais aussi chez les autres. La patience et la bienveillance améliorent les relations humaines, alors que la médisance et le dénigrement les empoisonnent.

Un autre jour, la conversation a porté sur l'impact de la mondialisation sur la production agricole. Les fermes, qui auparavant étaient polyvalentes, deviennent de plus en plus spécialisées, ce qui met les producteurs à la merci des aléas du climat et du marché. Pour être rentables, ces agriculteurs travaillent de manière intensive, souvent au détriment de la qualité. Par contre, de plus en plus de producteurs inversent la tendance en optant pour une production durable et respectueuse de l'environnement. Comment des maraîchers d'ici, soumis aux taxes, salaires et charges élevés peuvent-ils concurrencer des produits qui viennent de régions où la vie coûte moins cher ? Sans compter que c'est encore moins cher quand les travailleurs ne sont pas protégés, qu'ils vivent dans des conditions précaires, voire ignobles, parfois en situation illégale ? (On fait allusion à l'Espagne.) Les prix des aliments produits dans ces conditions sont forcément bien plus bas que le prix de revient de ceux qui sont produits ici dans le respect des règles sociales et environnementales. L'idéal serait qu'en tant que consommateur, nous boycottions ce qui est produit au détriment de l'environnement ou de la santé et même du bien-être des travailleurs.

Mais quand on a un budget tellement serré qu'on doit sans cesse se priver, doit-on en plus effectuer des achats « équitables » ?

- Qui doit faire l'effort ?
- Et si le problème relevait du politique ?
- Comment ?

On ne peut pas revenir à une économie protectionniste, avec des taxes douanières énormes, car ce serait, en quelque sorte, se condamner à vivre en autarcie, c'est à dire se priver de la diversité. Par contre, une autre façon de taxer pourrait consister à remplacer la TVA Par une taxe « socio-écologique » qui prendrait en compte la pollution due au transport et qui pénaliserait les conditions sociales inférieures aux nôtres...

De fil en aiguille, une autre conversation a porté sur l'aliénation par le travail. Un travailleur peut-il être libre dans son travail ?

- Ça devrait !
- Ce n'est pas possible : quand on travaille, on doit faire ce que le chef demande.
- Ça n'empêche pas d'avoir des espaces de liberté dans son travail. On est engagé pour effectuer des tâches dans un ou des buts. Des méthodes sont à respecter, mais la personnalité du travailleur fera toute la différence.
- On ne fait quand même pas ce qu'on veut !
- Oui, mais la liberté, est-ce que c'est uniquement de faire ce qu'on veut ? On peut avoir à réaliser quelque chose de précis, selon une méthode particulière, mais pouvoir organiser librement son temps de travail, par exemple.
- Beaucoup ont besoin de jalons. Cela peut-être déstabilisant pour un travailleur de ne pas avoir un horaire à respecter.
- Si un animateur a besoin d'un cadre précis, s'il ne peut gérer sa propre liberté, pourra-t-il être efficace en éducation permanente ?
- Certains ont besoin d'un horaire pré-établi.
- Rien n'empêche le travailleur d'établir lui-même son horaire et de se servir de ses propres décisions comme cadre à respecter. Comment un animateur aliéné par le cadre de son travail pourrait-il travailler véritablement à l'émancipation de ses participants ?
- La liberté est parfois un trop lourd fardeau.
- Comment être créatif sans liberté ?...

Un jour, il a fallu préparer à manger pour un SDF. Le plus dur a été de l'envoyer dehors pour manger. Pour le café, on en rigole, mais pour manger...

Avec le Ramadan, les conversations ont souvent porté sur les différences de coutumes. La plus marquante a fait suite au récit d'un réfugié syrien.

Le jeune homme d'un peu moins de trente ans souhaite se marier. Il a rencontré une compatriote avec laquelle il souhaite fonder une famille. Le hic, c'est que le père de la jeune femme réclame 20.000 euros pour sa fille.

Il nous a fallu un peu de temps pour comprendre. Au départ, nous considérons que l'homme vendait sa fille, mais non. Il ne réclame pas de l'argent à lui donner à lui, mais des dépenses à effectuer au profit de sa fille : des meubles, de l'électro-ménager pour son confort et de l'or (des bijoux) qui lui serviront d'assurance. Le jeune homme estime qu'ici, les femmes sont protégées en cas de divorce. « Ce n'est pas comme en Syrie » Il n'y a donc pas besoin de leur offrir une

« assurance divorce » au moment du mariage, mais le beau-père ne veut rien entendre. Le jeune homme a déjà dépensé 11.000 euros pour aménager son appartement. Plus, il ne saurait pas. La situation l'attriste, d'autant plus qu'il a de la famille restée dans les décombres de la Syrie. Ses parents ont bien plus besoin que l'argent qu'il devrait dépenser en bijoux inutiles.

- La fille est majeure ?

- Oui, elle a mon âge.

- Mariez-vous. Vous n'avez pas besoin de l'accord du père.

Il sourit et dit :

- Ce n'est pas possible chez nous, les Syriens. Mais je ne comprends pas le père. En Syrie, ce serait 1.000 ou 1.500 euros. Ici, c'est 20.000 ! Pourquoi, il demande un prix pareil ?

- Pour que sa fille épouse un homme riche.

- Oui, je crois que c'est ça.

- Pour nous, ce n'est pas correct, mais bon, nous ne sommes pas syriens. Courage !

Il est parti très dépité, mais il semblait soulagé d'avoir pu en parler.

Il était à peine sorti quand un Maghrébin bien installé et content de vivre en Belgique arrive, juste au moment où un participant dit :

- Je suis vraiment triste pour ce Monsieur.

Le maghrébin demande :

- Pour qui ? Qu'est-ce qu'il y a ?

On lui explique l'histoire. Il connaît cette coutume. Il explose :

-  (Traduction non convenable)

- Pourquoi tu t'énerves ? Chez vous, c'est comme ça aussi, non ?

- Plus maintenant, ça change. Leur pays est en guerre et ils veulent de l'or ! De l'or ! « Qu'est-ce qui manque à celui qui n'a pas de vêtement ? Une bague ! », c'est comme ça qu'on dit ! Ça me dégoûte !

- C'est leur culture !

- Et alors, avec la guerre, elle ne change pas, la culture ? Le pauvre, tous les efforts qu'il a fait ! Et ce n'est pas encore assez ? Pourquoi, est-il ici, si c'est encore pour souffrir de ces conneries ?

- C'est triste pour lui...

C'est reparti ! Le comité de concertation autorise à nouveau les rassemblements de 10 personnes maximum. Sur cette base, l'atelier d'expression culturelle a repris.

Le 28, pendant 2 heures, le nouvel animateur, un comédien, a animé un atelier de théâtre-action. Des bases ont déjà été jetées pour une création collective.

Voici ce qu'en dit l'animateur :

« Première chouette rencontre avec les participants sur le kiosque !

Pour découvrir chacun, nous avons démarré par de petites improvisations individuelles, ensuite nous avons abordé de petites saynètes à plusieurs, où chacun a pu trouver des possibilités d'exprimer ses sensibilités particulières ! Ensuite est venue la mise en place de petites scènes amusantes autour des chaises fixes au bas du kiosque afin d'investir un autre type de « rencontres » dans le jeu.

Une après midi ludique avec une jolie énergie de toutes et tous, dans une joyeuse bonne humeur communicative. Expressivité collective et émancipation personnelle par le jeu comme clefs de la journée. »

Avec les participants, il a été décidé que cet atelier, spécifiquement dédié au théâtre aurait lieu le jeudi après-midi. Un autre atelier d'expression culturelle sera tenté les mercredis. Il est ouvert à tous, mais plus particulièrement aux jeunes. Diverses formes d'expression pourront y être testées.

L'idée de contribuer à l'entretien du kiosque a séduit quelques participants. Il s'agirait d'enlever les mauvaises herbes et de semer des fleurs sauvages à leur place, car ce lieu magnifique mis à la disposition de la population mérite qu'on en prenne soin. Cette activité citoyenne pourrait être ouverte à tous, au-delà des participants de l'association.

[Retour sur la page de Dominos LA FONTAINE asbl](#)